

Antoine Blondin

Monsieur Jadis

ou l'École du soir

ZR

LA PETITE VERMILLON



Monsieur Jadis  
*ou*  
l'École du soir

## DU MÊME AUTEUR

- L'Europe buissonnière*, éditions Jean Froissart, 1949. La Table Ronde, 1953; rééd. coll. « La Petite Vermillon ».
- Les Enfants du bon Dieu*, La Table Ronde, 1952; rééd. coll. « La Petite Vermillon ».
- L'Humeur vagabonde*, La Table Ronde, 1955; rééd. coll. « La Petite Vermillon ».
- Un singe en hiver*, La Table Ronde, 1959.
- Un garçon d'honneur*, La Table Ronde, 1960 (avec Paul Guimard).
- Quat' saisons*, La Table Ronde, 1975.
- Sur le Tour de France*, Hachette Réalité, 1977; La Table Ronde, coll. « La Petite Vermillon ».
- Certificats d'études*, La Table Ronde, 1977; rééd. coll. « La Petite Vermillon ».
- Ma vie entre des lignes*, La Table Ronde, 1982.
- Œuvre romanesque*, préface de Renaud Matignon, La Table Ronde, 1988.
- L'Ironie du sport*, éditions François Bourin, 1988.
- Le Flâneur de la rive gauche* (entretiens avec Pierre Assouline), éditions François Bourin, 1988; rééd. La Table Ronde, 2004.
- Œuvres*, édition établie et préfacée par Jacques Bens, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1991.
- Un malin plaisir*, La Table Ronde, 1993.
- Journal d'un poète*, La Table Ronde, 1993.
- La Semaine buissonnière*, La Table Ronde, 1999.
- Tours de France. Chroniques de « L'Équipe »*, 1954-1982, La Table Ronde, 2001.
- Premières et dernières nouvelles*, La Table Ronde, 2004.
- Mes petits papiers*, La Table Ronde, 2006.
- À mes prochains. Lettres (1943-1984)*, édition établie et présentée par Alain Cresciucci, La Table Ronde, 2009.



Antoine Blondin

# MONSIEUR JADIS

*ou*

## l'École du soir

Roman

*Préface de Christian Authier*



La Table Ronde  
26, rue de Condé, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions La Table Ronde, 1970 ; 2020, pour la présente édition.

[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)

ANTOINE BLONDIN

*Un autoportrait romancé*<sup>1</sup>

« Longtemps j'ai cru que je m'appelais Blondin, mon nom véritable est Jadis. » Ainsi débute le cinquième et ultime roman d'Antoine Blondin (1922-1991) publié en 1970 aux Éditions de La Table Ronde. À l'époque, on ne parlait pas d'autofiction, genre aussi ancien que la littérature et dont *Monsieur Jadis ou l'École du soir* offre l'une des plus belles illustrations. « Ma vie est un roman », annonce l'un des exergues – attribué à « Tout-Un-Chacun » – de *Monsieur Jadis*, et la vie de ce dernier ressemble à ce que l'on sait de celle de l'auteur de *L'Europe buissonnière*.

Voici donc le roman d'une vie – dans tous les sens du terme – et le point final d'une œuvre romanesque composée de seulement cinq titres. Par la suite, Antoine Blondin publiera un recueil de nouvelles, un recueil d'évocations littéraires, des recueils d'articles, un livre d'entretiens avec Pierre

---

1. *Le Figaro*, 7 avril 2020.

Assouline... De nombreuses publications posthumes suivront dont celles établies par Alain Cresciucci devenu son biographe, mais nulle trace du *P.C. des maréchaux*, improbable roman que Blondin prétendait écrire depuis une vingtaine d'années...

Alors que la postérité de l'écrivain est souvent trop réduite à des clichés – les Hussards, le brillant chroniqueur sportif, son goût des jeux de mots et des calembours, les frasques de comptoir et les dérives éthyliques de légende immortalisées notamment par l'adaptation d'*Un singe en hiver* par Henri Verneuil et Michel Audiard –, il faut revenir aux textes. Derrière la mythologie du chantre du Tour de France et des exploits rugbystiques des frères Boniface, sous le folklore de l'ivrogne bagarreur, il y a un merveilleux styliste qui dans ses meilleurs moments est l'un des purs écrivains de langue française.

Reprenons ainsi *Monsieur Jadis* dont certaines pages semblent avoir été écrites pour être lues à voix haute, comme pour une dictée ou une prière : «Aux approches de la cinquantaine, je ne porte pas de cravate. Je suis resté mince, mon œuvre aussi. J'envisage la rive droite de loin. Je ne traverse jamais le boulevard Saint-Germain, sauf pour me rendre à Tokyo. Mon univers se borne à deux cents mètres carrés de bitume, une plantation de cafés-tabacs. Je continue d'habiter les ruines d'un palais sur le quai Voltaire où j'ai connu autrefois un bonheur baroque entre mes parents et mes amis. L'âge, à sa façon, a eu raison d'eux qui sont morts dans leurs lits, de



vieillesse ou de jeunesse, certains dans des draps de ferraille atrocement froissés – si tôt, si vite, comblés de telles promesses au regard du souvenir, qu'il me semble aujourd'hui survivre à des enfants.»

Onze années séparent *Un singe en hiver* de *Monsieur Jadis*. Entre ces deux dates survint en septembre 1962 la disparition de son cher Roger Nimier dans un accident de voiture. «À un moment de ma vie où je ne pouvais échapper à cette contrainte par esprit – comme il y a des contraintes par corps – qu'exercent sur nous les amitiés et les amours disparues, mon cinquième livre *Monsieur Jadis* est né d'un vœu de fidélité à leur mémoire et de piété sans mélancolie», expliqua plus tard Blondin.

Il n'y a pas vraiment d'intrigue dans cet auto-portrait romancé en forme d'adieu à la jeunesse et à la légèreté, mais des séquences entre farce et désenchantement : des nuits agitées à Saint-Germain où l'on rejoue la bataille d'Austerlitz avec Albert Vidalie, des passages au commissariat, une irruption nocturne au ministère des Travaux publics, un détour par Madrid et le Pays basque français, un match du XV de France à Twickenham en compagnie de Nimier, un soir de Noël qui serre le cœur...

On croise encore Kléber Haedens et sa femme Caroline, Marcel Aymé, Paul Morand. La mère de Jadis veille sur lui, sa compagne Odile et la prostituée Popo aussi, à leur façon, sans que notre homme se départît d'une solitude qu'il tente de

tromper dans «cette liberté mauve qui s'installe le soir, fertile en rencontres nouvelles et passagères, où l'on mène une partie d'où sont exclues les petites cartes de la vie quotidienne». Jadis cherche «la grâce qui permet de respirer dans le monde sans s'embarrasser de l'erreur ou de l'échec», cette grâce qui habite la prose de Blondin de la première à la dernière ligne.

CHRISTIAN AUTHIER.

*À l'abbé Pistre, la part de confession qui lui  
revient de droit.*

*À Yvan Audouard, les mensonges, en  
hommage au maître de la « vérité du dimanche ».*

*« Ma vie est un roman. »  
(Tout-Un-Chacun.)*



Longtemps j'ai cru que je m'appelais Blondin, mon nom véritable est Jadis. C'est celui que je viens de donner au brigadier penché sur la main courante de ce commissariat dont je ne soupçonnais pas l'existence. Il occupe un long rez-de-chaussée aux vitres dépolies, pareilles à celles d'une succursale de banque, une banque de dépôt naturellement, encombrée de guichetiers patibulaires et de gardiens casqués sur les fesses, à tout hasard. On a dû l'inaugurer pour les besoins de la cause entre les Événements d'Algérie et les Événements de Mai. Que d'événements depuis la dernière fois où je me suis retrouvé dans la cage grillagée. Ici, où l'on enferme « jeune » dirait un dépliant publicitaire, le changement de propriétaire s'est fait sentir; le crésyl historique a chassé les remugles traditionnels d'urine et de picrate. J'ai brusquement été sensible à cette évidence que de nombreux cars de police étaient désormais gris, comme

nos cheveux. Il me revient que nous avons un peu vieilli ensemble.

Il pouvait être six heures du soir au carrefour de Buci. L'exubérance des ménagères reléguait encore dans les encoignures des silhouettes effarouchées à mines de santons, perdues dans des houppelandes émaillées de breloques. Entre deux falaises de primeurs étagées en munitions, les effluves toniques du ragoût de mouton luttaien désespérément contre ceux, plus sucrés, de la marijuana. Assis par petits paquets sur le bord du trottoir, des adolescents, égarés dans quelle dimension, offraient la gravité lointaine d'un casse-croûte de cantonniers au revers d'un talus : ceux-ci, les coudes sur les genoux, l'œil à l'horizon, semblent soudain s'absenter dans une mastication tragique et immobile, où seule la main rituelle improvise une géométrie fascinante sur le pain. Ainsi du geste absorbé des fumeurs : ils font chanvre à part jusqu'à ce qu'une guitare les accorde. Déjà le printemps agitait sur le quartier l'imminence bigarrée d'un crépuscule hippy.

Cependant, derrière moi, l'Institut s'endormait en chien de fusil dans la saignée de la rue Mazarine, sa coupole brodée d'or enfoncée jusqu'aux yeux comme un bonnet de nuit. J'allais doucement, du pas d'un humaniste qui

arpenle son jardin, flattant aux étalages des marchands d'occasions le pelage des livres, qui peuvent être féroces quand on ne les a pas lus. Une fois de plus, je jouais... ce jeudi-ci, à revenir de la séance académique du dictionnaire. Je me perdais dans le rêve exquis d'un goûter de mots. J'étais serein, j'avais cent ans, ce qui ne m'empêchait pas d'être ébloui par les longues cuisses sous les jupes courtes. Et j'étais persuadé, si le caprice m'en prenait, que je pouvais redevenir un bel étudiant pour me mêler à ces garçons et à ces filles qui tenaient le haut du pavé.

Souvent, je me surprends dans une glace; ce que j'y vois m'intrigue. Voilà que je ne me ressemble plus du tout. À peine ai-je l'air d'un fragment de moi-même et, sur mon visage, on déchiffre mal le résumé des chapitres précédents. Il n'est pas possible que les autres ne voient que cette image en rupture avec ce qu'elle recouvre, qu'ils ne pressentent pas ce qu'il y a derrière. Ces cheveux clairsemés, cette bouche démeublée, ces yeux qui peignent à accommoder sont un déguisement. L'être qu'il cache n'est autre que le jeune homme que j'étais, que je demeure. Entendons-nous: pas question de devenir un de ces vieux messieurs qui ont gardé le cœur jeune, je suis ce jeune homme dont l'enveloppe s'est usée.

Il m'arrive, au détour d'un instant, d'éprouver l'impression aveuglante que je me trouve, au moment même, sur une route irisée des Charentes, ou sur les collines brumeuses et lumineuses qui dominent Rouen, cerné par un bombardement dans un baraquement le long du Danube, dînant à Poitiers sur la route d'Espagne, débarquant à Toulouse pour un match de rugby. Tout concourt à l'hallucination : les parfums, les couleurs, l'écho à peine éteint des paroles qui auraient pu être échangées, le temps qu'il fait et l'heure qu'il est. Il m'apparaît alors que là, et pas ailleurs, devrait s'enraciner ma place dans le monde. Ce sentiment qui frôle celui d'avoir gâché ma vie m'autorise au contraire l'espoir, ou l'illusion, d'être encore un homme de plus tard.

Aux approches de la cinquantaine, je ne porte pas de cravate. Je suis resté mince, mon œuvre aussi. J'envisage la rive droite de loin. Je ne traverse jamais le boulevard Saint-Germain, sauf pour me rendre à Tokyo. Mon univers se borne à deux cents mètres carrés de bitume, une plantation de cafés-tabacs. Je continue d'habiter les ruines d'un palais sur le quai Voltaire où j'ai connu autrefois un bonheur baroque entre mes parents et mes amis. L'âge, à sa façon, a eu raison d'eux qui sont morts dans leurs lits, de vieillesse ou de jeunesse, certains dans des draps de ferraille atrocement froissés – si tôt, si vite,



comblés de telles promesses au regard du souvenir, qu'il me semble aujourd'hui survivre à des enfants. Des tracas d'huissiers ont condamné les pièces ouvertes sur la Seine, me reléguant en passager clandestin dans une arrière-chambre encombrée de papiers où la poussière s'est accumulée sans que je fasse rien pour la secouer. Dix fortes années se sont dilapidées dans une inertie qui me rapprochait des morts. J'ai entretenu mon deuil frénétique dans les bars environnants, retardant l'instant de regagner une maison qui, en perdant le fleuve, le Louvre, les jardins, a littéralement perdu la vue. Le jour où je tirerai la porte sur mes talons, celui qui quittera le dernier ce navire n'en aura jamais été le capitaine.

Mais tout à l'heure, en pénétrant dans cette cage où je réapprends la liberté à travers ses contraintes, j'ai senti bizarrement qu'une occasion s'offrait de renouer avec une trajectoire si longtemps suspendue. Sans lacets, sans bretelles, je vais peut-être rentrer dans l'existence, dépouillé de tout ce qui attache ou retient.

Donc, je remontais la rue Mazarine, un pied dans le ruisseau, la tête à l'aventure, par une disposition à voir moins chez les gens ou dans les paysages ce qu'ils sont réellement que ce qu'ils me suggèrent. Mes références me précèdent. Devant ce qui se présente, je ne suis jamais neuf.

C'est sans doute pourquoi j'entreprends peu de choses. Mon personnage s'épuise à suivre un pointillé rêveur et capricieux. D'autres trouvent leur ressource dans cette lutte intérieure qui dresse les années les unes contre les autres ; Roger Nimier se demandait comment nous pourrions vivre sans elle.

Comme toujours, il y avait un fourgon d'agents embossé au carrefour et une voiture-pie toute vibrante d'antennes, poisson pilote de cette baleine échouée. Des inspecteurs, camouflés en limiers de carnaval, sirotaient des apéritifs stratégiques dans les bistrots du coin. Les badauds du globe, sous leurs coiffures de saules pleureurs, observaient ce manège d'un air fataliste, en tripotant des amulettes qui ne conjureraient pas une rafle de routine. Le martyr était sur eux, et leurs chants liturgiques s'élevaient au ciel laiteux, sous forme de lamentos métalliques amplifiés par les juke-boxes. Quelques-uns avaient déjà été appréhendés, puis relâchés. Je n'espérais pas la faveur d'être arrêté, tant il est flagrant que la contestation n'est plus dans mon emploi. Et pourtant, si quelqu'un avait bien besoin d'une vérification d'identité, c'était moi. On devrait se faire vérifier plus souvent, ainsi que tous les engins du siècle.

Je me croyais déjà de l'autre côté de la rue, quand un civil en manteau de cuir s'est dressé

devant moi. Dénué d'expression, il me fixait sans me voir, entre les épaules, d'un œil en jet de couteau et a dit d'un ton neutre : «Papiers, jeune homme...» Doutant que cette interpellation s'adressât à moi, je me suis retourné dans le même temps qu'une bousculade se produisait à ma hauteur : un inconnu, dans mon dos, venait de s'enfuir en sens inverse et provoquait parmi les passants un remous furieux.

Vers le milieu de ma promenade, j'avais perçu la présence dans ma foulée d'une silhouette imprécise, qui s'arrêtait lorsque je m'arrêtais, peut-être en raison de l'exiguïté du trottoir et des embarras de la circulation. Mais nos reflets se confondaient alors dans la vitrine des libraires et je découvrais, surgi de ma personne, un garçon ardent, débordant de non-violence contenue, vrai profil de barricades, consumé par des amours sauvages et des philosophies hindoues. Sa fuite soudaine dans la stridence des coups de sifflets, des coups de freins, des coups de gueules, m'a causé une sensation brutale d'arrachement comme s'il se détachait de moi.

L'hallali a pris aussitôt une tournure odieuse. Les flics entamaient la poursuite avec allégresse, une main crispée sur la pèlerine, l'autre tendue à l'aveuglette pour écarter la foule confite en panique et en curiosité. Leurs appels se réper-

cutaient dans les voies latérales, ouvrant des fenêtres, fermant des portes. Un autobus s'était mis en travers, à la jubilation des passagers. Plus loin, les riverains de la rue, qui accueillaient le spectacle en marche, hurlaient par contagion au débouché du fugitif.

Cloué sur place, au milieu des hippies consternés par cet excès d'agitation, j'ai connu, l'espace d'un éclair, la honte de cette chasse à l'homme, une admiration mêlée de gratitude envers la détermination d'un gibier sans espoir, le désir fou de partager cette ivresse altière de cerf. Un élan intérieur me projetait au côté du réprouvé, mêlant nos souffles, dérapait dans la rue Jacques-Callot, enfilait la rue de Seine, passait l'eau. Et la radio, sous la capote de la voiture-pie, répétait stupidement : « Jacques-Callot... rue de Seine... Passerelle des Arts... »

— Qui c'est ? Qu'est-ce qu'il a fait ? demandait-on, maintenant que l'incident gagnait le large.

— On ne sait pas, on ne sait rien, répondait-on avec humeur.

Je devais avoir le visage de celui qui sait, car l'individu en manteau de cuir m'a croché, cette fois, sans équivoque.

— Qu'est-ce que vous foutez là, encore ?

J'ai compris qu'il avait fait choix de m'extirper du lot douteux qui m'entourait, comme

# Antoine Blondin

## Monsieur Jadis

ou l'École du soir

« Alors que la postérité d'Antoine Blondin est souvent trop réduite à des clichés – les Hussards, le brillant chroniqueur sportif, son goût des jeux de mots et des calembours, les frasques de comptoir et les dérives éthyliques de légende immortalisées notamment par l'adaptation d'*Un singe en hiver* par Henri Verneuil et Michel Audiard –, il faut revenir aux textes. Derrière la mythologie du chantre du Tour de France et des exploits rugbystiques des frères Boniface, sous le folklore de l'ivrogne bagarreur, il y a un merveilleux styliste qui dans ses meilleurs moments est l'un des purs écrivains de langue française. Reprenons ainsi *Monsieur Jadis* dont certaines pages semblent avoir été écrites pour être lues à voix haute, comme pour une dictée ou une prière. »

Extrait de la préface de Christian Authier

Fils unique de parents bohèmes, Antoine Blondin (1922-1991) a connu la notoriété dès la publication de son premier livre. Se partageant entre le journalisme et la littérature, ce voyageur sans bagages a laissé cinq romans, parmi lesquels *Un singe en hiver* (1959). Ses chroniques intégrales de *L'Équipe* (1954-1982) ont également paru à La Table Ronde en 2001 sous le titre *Tours de France*.

Dans la même collection: *Certificats d'études*, *L'Europe buissonnière*, *L'Humeur vagabonde* et *Sur le Tour de France*.

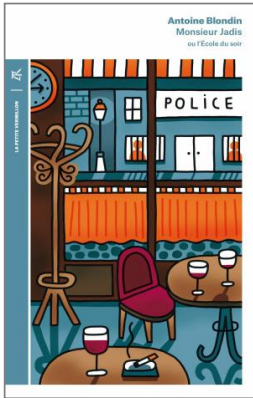
« Une biographie d'Antoine Blondin, auteur de livres miraculeux qui passa à côté de sa vie avec un talent sans pareil... » Daniel Rondeau, *L'Express*.

« Et que de détresse, pour un tel bonheur d'écrire! »  
Yvan Audouard, *Le Canard enchaîné*.



LA TABLE RONDE

Illustration couverture  
Steffie Brocoli  
Design graphique  
Cheeri  
[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)



# Monsieur Jadis

## Antoine Blondin

Illustration de couverture : Steffie Brocoli

Cette édition électronique du livre  
*Monsieur Jadis* d'Antoine Blondin  
a été réalisée le 07 septembre 2020  
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9791037107640 - Numéro d'édition : 372003).

Code Sodis : U349214 - ISBN : 9791037107664  
Numéro d'édition : 372005.